

L'autre Suzanne

Rodolphe de Warsage



Imprimerie Bénard, Liège, 1916

Exporté de Wikisource le 26/10/2016

Rodolphe de WARSAGE

L'AUTRE

SUZANNE

ROMAN DIALOGUÉ

LIÉGE

IMPRIMERIE BÉNARD

Société Anonyme

—
1916

TABLE DES MATIÈRES

(ne fait pas partie de l'ouvrage original)

Chapitre I

Chapitre II

Chapitre III

Chapitre IV

Chapitre V

Chapitre VI

I.

LE vaste hall du célèbre hôtel du baron de Mimyane, célèbre par son luxe outrancier et ses dimensions américaines. Une verrière formant dôme, avec des vitraux modernes et bariolés, laissant tomber de polychromes rayons lumineux aux plis voluptueux d'un vélum de satin rose, léger comme un souffle. Au centre s'arrondit un petit étang dans son cirque de simili rochers d'où s'élève la dentelle verte des fougères vivaces. Un jet d'eau minuscule, qu'un cygne blanc, luttant avec un négrillon doré, en bois de Venise et laques idem, lance vers le vélum comme une poussière de perles. Au fond du hall, se fait entendre tapageur, criard, langoureux, sensuel aussi, un orchestre de tziganes. Les tapis s'allongent paresseusement sur les parquets cirés ainsi que des miroirs. Il y a des lanternes chinoises célant les ampoules électriques, des plantes vertes en pots et en espaliers. D'énormes vases de Sèvres, à la panse bleue. Dans les vases flamboient les fleurs rares. Les invités du lunch, celui-ci terminé, se sont répandus sous le hall et potinent en grillant des cigarettes blondes. Tout ce monde est particulièrement élégant. Les quelques robes sont délicieuses. Les nombreux habits noirs, de coupe irréprochable, encadrent du linge fin.

Hector de Ryvère, jeune sous-officier de cavalerie, cause familièrement avec Georges Margeret, le fils du pétulant banquier de ce nom.

MARGERET. — *E finita la comedia.*

HECTOR. — Ce qui signifie ?

MARGERET. — Le mariage du vieux Mimyane avec la jolie Suzanne de Sabran est chose faite. Les signatures sont données, le notaire est passé premier, puis le maire, puis le prêtre, les trois fossoyeurs du bonheur... du bonheur d'être libre et d'aimer comme bon vous semble... Tout est parfait, Hector, et serait plus que parfait si le principal pouvait être accompli...

HECTOR, (*souriant*). — Il y a quelque chance ?...

MARGERET. — Mais oui, mais oui... Il y a des chances qu'un jour de grand vent l'obélisque tombe dans la Seine, que la basilique Dufayel troque avec le magasin du Sacré-Cœur-Montmartre et qu'Edmond Rostand « ait de nouveaux cheveux sur son crâne d'ivoire ».

HECTOR. — Donc, d'après toi, Mimyane ?...

MARGERET. — Oh ! après une noce pareille... ! Avant deux mois, le jeune marié de ce matin — il a cinquante ans, le brave ! — se fera promener dans un fauteuil à roulettes. C'est ainsi que les enfants commencent et que nous finissons, nous qui avons trop bien vécu.

HECTOR. — Margeret, tu ne crains pas de trop bien prophétiser ?

MARGERET. — Craindre pour qui ? pour moi ? Tu as raison. Les reins deviennent diantrement douloureux et les articulations manquent de souplesse. C'est dit. Cela t'arrivera, à mon âge... tu verras. Mais, sois sans inquiétude ce qui

n'arrivera pas à moi, c'est, étant gâteaux comme de Mimyane, d'épouser une jeune vierge bien en chair, appétissante comme une pêche savoureuse, le sang aux oreilles et aux yeux... comme Suzanne. Ça ne te dégoûte pas, toi, le mariage ?

HECTOR. — Comme institution, c'est nécessaire. C'est encore la seule base que les philosophes aient trouvée pour la société pour la vie de laquelle il est heureux qu'on ne trouve pas que des paresseux comme Margeret. Nous soldats, nous sommes pour l'ordre et la discipline. Ce que vous, vous appelez la manière forte, nous, nous l'appelons la consigne. Cependant, un mariage comme celui auquel nous venons d'assister donne un spectacle attristant. À l'église, j'avais envie de pleurer. Lugubre !... le mot n'a rien d'exagéré. Unir une Suzanne de Sabran à un Mimyane... Je n'aurais jamais eu, quant à moi, une idée pareille.

MARGERET. — « La Belle et la Bête », conte des fées. Il était une fois...

HECTOR. — Margeret, la plaisanterie me peine. J'ai grande sympathie pour Suzanne.

MARGERET. — C'est dit : sympathie d'abord ; amitié, c'est un pas de plus ; et puis, c'est l'amour qui peut bientôt atteindre à la passion et la passion au vice. Tu es amoureux de Suzanne, comme je le suis, comme nous le sommes tous ici. Tu finiras par faire quelque folie pour elle, parce que tu es jeune, toi.

HECTOR. — Le bourgeois que je suis — mon grand-père était

marchand de soie à Lyon — ne comprend pas l'adultère.

MARGERET. — Répète un peu, pour voir.

HECTOR. — Tu as parfaitement saisi. Je suis sérieux comme le fourreau de mon sabre.

MARGERET. — Tu ne voudrais pas tromper Mimyane parce que tu es ou que tu crois être son ami, mais tu es aussi l'ami de Suzanne, que diable ! Elle n'a pas son compte, la pauvrete, dans ce marché où elle est la dupe. Qui va lui rendre le manquant ?

HECTOR. — Suzanne est assez grande pour savoir ce qu'elle fait en se choisissant un mari.

MARGERET. — Mariage d'affaires ou de convenances.

HECTOR. — Parole donnée quand même. On raconte que le grand Turenne, arrêté par des brigands et voulant conserver une bague de famille à laquelle il tenait beaucoup, leur promit rançon et qu'il la leur fit porter fidèlement. Te ne trouves pas cela admirable, toi ?

MARGERET. — Et toi, Hector ?

HECTOR. — Tu tromperais Mimyane, toi ?

MARGERET. — Je consolerais sa femme ; il y a une nuance. C'est moins sale... pour moi. Elle a droit au bonheur, la pauvre